
Diderot et la « pensée aveugle »¹

Claire FAUVERGUE

La pensée est d'autant plus active qu'elle est aveugle et procède par signes. « Par pensée aveugle l'on entend la possibilité de conduire des calculs, parvenant à des résultats exacts, sur des symboles dont on ne connaît pas nécessairement la signification, ou de la signification desquels on ne parvient pas à avoir une idée claire et distincte »², écrit Umberto Eco dans *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*. Diderot la compare à une bibliothèque composée de volumes dont le propriétaire ne connaîtrait que les titres par l'inventaire ; ce qui serait une excellente métaphore de l'*Encyclopédie* si une telle bibliothèque n'accordait trop à la mémoire et pas assez au jugement³. Certes, il suffirait, comme le suggère Leibniz dans les *Nouveaux essais*, d'introduire « des renvois » des titres des livres rangés selon l'ordre alphabétique à d'autres titres « de pareille signification »⁴, pour que s'exerce le jugement et pour que la bibliothèque traduise un art de raisonner, ainsi qu'un arrangement encyclopédique des vérités. Si le savoir encyclopédique est ainsi envisagé comme relevant de la pensée aveugle, c'est qu'il joue sur les significations, activant la composition des pensées et l'exercice de nos facultés. La présente étude se propose d'envisager comment l'idée de pensée aveugle qu'expose Leibniz dans les *Meditationes de Cognitione, Veritate et Ideis*, trouve une traduction dans la philosophie diderotienne, ainsi que dans l'*Encyclopédie*.

La distinction leibnizienne du symbolique et de l'intuitif double celle de l'inadéquat et de l'adéquat. Elle s'applique aux seules connaissances distinctes.

1 L'expression traduit le latin « cogitatione caeca ». Leibniz, *Meditationes de Cognitione, Veritate et Ideis, Acta eruditorum*, Leipzig, nov. 1684, Akademie-Verlag, Leibniz, *Sämtliche Schriften und Briefe*, Darmstadt-Berlin, 1923–..., VI, IV, 588 ; désormais cité A., traduction française, P. Schrecker, *Leibniz, Opuscules philosophiques choisis*, Paris, Vrin, 1959, éd. 2001, p. 21.

2 U. Eco, *La Recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, Paris, Seuil, 1994, p. 318.

3 Diderot, *Lettre sur les sourds et muets*, 1751, *Œuvres complètes*, H. Dieckmann, J. Proust, J. Varloot, Hermann, 1975 et suiv., T. IV, 163 ; désormais DPV.

4 Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, 1703–1704, IV, XXI, *Die philosophischen Schriften von Leibniz*, Gerhardt, Berlin, 1875–1890, Hidesheim, Olms, 1978, T. V, 507–508 ; désormais GP.

Comme l'écrit à ce sujet Y. Belaval, « selon que l'analyse se poursuit par un calcul de signes ou par la composition des pensées elles-mêmes, nous parvenons à l'être par l'idée symbolique, qui l'exprime, ou intuitive qui le présentifie »⁵. Y. Belaval se demande cependant si Leibniz n'introduit pas du confus dans le distinct, en faisant des idées adéquates et inadéquates, dites accomplies et inaccomplies dans les *Nouveaux Essais*, une sous-division des idées distinctes : « Il [Leibniz] ne devrait pas faire des idées « accomplies et inaccomplies » une « sous-division des idées distinctes », ce qui entraînerait, par l'inaccompli de l'idée inadéquate, à introduire du confus dans le distinct »⁶. Or Leibniz rejette explicitement l'existence d'idées où le distinct serait mêlé au confus⁷. L'hypothèse d'une composition du confus et du distinct, émise par le porte-parole de Locke dans les *Nouveaux Essais*, ne rend pas compte de la connaissance symbolique : Leibniz envisage celle-ci en termes de substitution. La composition des notions s'accompagne d'un processus de symbolisation au cours duquel les signes se substituent aux choses. La signification de ces signes est supposée connue, bien qu'elle ne le soit pas actuellement. La connaissance symbolique relève en cela de la pensée aveugle.

Les notions composées de qualités, telles que les couleurs, les odeurs ou les saveurs, sont particulières à un sens. Nous les distinguons « par le simple témoignage des sens et non par des marques que l'on puisse énoncer ». Aussi relèvent-elles de la connaissance confuse. La connaissance est distincte lorsque nous avons des notions communes à plusieurs sens, comme les notions de nombre, de grandeur et de figure. Nous les distinguons par quelques marques. Nous avons également une connaissance distincte des notions relatives aux « affections de notre âme, comme l'espoir ou la crainte ». Nous pouvons les définir par « une énumération de marques suffisantes »⁸. Enfin, la connaissance distincte s'étend aux idées dont nous n'avons pas conscience et qui ne sont pas actuelles. Elles sont en nous sous la forme d'« affections » ou de « modifications de notre esprit », comme l'illustre la métaphore du « bloc de marbre »⁹ qui sera reprise et développée dans les *Nouveaux Essais*. Leibniz affirme ainsi la suprématie du symbolique sur l'intuitif. Il est possible de parler d'une chose et d'y penser sans en posséder actuellement l'idée.

A partir du moment où la pensée substitue des signes ou des mots aux idées des choses, il importe peu que leur signification soit confusément présente à l'esprit. Il

5 *Méditations*, A. VI, IV, 585–586, P. Schrecker, p. 13, Y. Belaval, « Note sur l'emploi par Leibniz de l'expression spinoziste d'« idée adéquate » », *Leibniz de l'âge classique aux lumières, lectures leibniziennes*, Paris, Beauchesne, 1995, p. 132.

6 *Nouveaux essais*, II, XXXI, 1–2, GP V, 247–248, Y. Belaval, *o.c.*, p. 145.

7 *Nouveaux essais*, II, XXIX, 13, GP V, 242–243. Sur la reformulation des *Méditations* dans les *Nouveaux essais*, voir M. Parmentier, *Leibniz-Locke : une intrigue philosophique Les Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2008, p. 147–172.

8 *Méditations*, A., VI, IV, 586–587, P. Schrecker, p. 15–17. Pour une « typologie des fonctions cognitives des signes », voir M. Dascal, *La Sémiologie de Leibniz*, Paris, Aubier Montaigne, 1978, p. 136–139. A la fonction communicative et mnémotique s'ajoute d'autres fonctions épistémiques des signes dont rend compte la conception d'une pensée aveugle.

9 *Méditations*, « (...) ; rerum vero actu a nobis non cogitarum Ideae sunt in mente nostra, ut figura Herculis in rudi marmore », A., VI, IV, 591, P. Schrecker, p. 29, et *Nouveaux essais*, Préface, GP V, 45.

s'agit de « signes dont, pour abrégé, nous avons coutume d'omettre l'explication dans le travail actuel de la pensée, sachant ou croyant que cette explication est en notre possession »¹⁰. Ainsi pense-t-on le plus souvent sans avoir actuellement à l'esprit « les idées des choses »¹¹. Il semble apparemment que nous soyons renvoyés à la connaissance confuse qui se prononce en vertu d'« un je ne sais quoi »¹² en se fondant sur les notions des qualités sensibles. Cependant, la connaissance symbolique n'a pas seulement une valeur expressive ou représentative. Elle acquiert une valeur démonstrative en remplaçant les notions par des signes ou des caractères déterminés. « Tout raisonnement humain s'accomplit au moyen de certains signes ou caractères », Leibniz comprenant au nombre des signes, les mots, les lettres et les figures, (chimiques, astronomiques, chinoises ou hiéroglyphiques), ainsi que toutes les marques « dont nous nous servons au cours de nos pensées à la place des choses », (en particulier musicales, sténographiques, arithmétiques ou algébriques), et désignant par « caractères » les signes écrits, dessinés ou sculptés¹³.

Il n'en reste pas moins que le plus souvent la pensée aveugle ne substitue pas sciemment des signes aux choses. Il existe des exemples de substitution au niveau de la perception, une perception claire pouvant remplacer à notre insu des perceptions confuses. Il est vrai que la connaissance n'est confuse qu'à titre provisoire. La perception s'expliquerait par les notions déjà citées de nombres, de figures et de grandeur, si elles n'étaient pas trop composées pour être distinguées comme telles. Ce constat amène Leibniz à énoncer une première version de la théorie des petites perceptions : « lorsque nous percevons des couleurs ou des odeurs, nous n'avons point d'autre perception que celle de figures et de mouvements, mais de figures et de mouvements tellement nombreux et petits, que notre esprit, dans son état actuel, n'a pas la capacité de les considérer distinctement un à un. Par suite, il ne remarque pas que sa perception n'est qu'un composé de perceptions de figures et de mouvements extrêmement petits »¹⁴. Comme il le précisera dans les *Nouveaux essais*, la théorie des petites perceptions est une réponse à ceux qui sont portés à croire que « les idées des qualités sensibles diffèrent toto genere des mouvements et de ce qui se passe dans les

10 *Méditations*, « Plerumque autem, praesertim in Analysis longiore, non totam simul naturam rei intuemur, sed rerum loco signis utimur, quorum explicationem in praesenti aliqua cogitatione compendii causa solemus praetermittere, scientes aut credentes nos eam habere in potestate (...) », A., VI, IV, 587, P. Schrecker, p. 17.

11 *Méditations*, A., VI, IV, 588, P. Schrecker, p. 19.

12 *Méditations*, A., VI, IV, 586, P. Schrecker, p. 15.

13 Leibniz, *Fundamenta calculi ratiocinatoris*, 1688 ?, A., VI, IV, 918-919, « Omnis humana ratiocinatio signis quibusdam sive characteribus perficitur », et « Signorum igitur numero comprehendo Vocabula, literas, figuras chemicas, Astronomicas, Chineses, Hieroglyphicas, notas Musicas, steganographicas, arithmeticas, algebraicasque, aliasque omnes quibus inter cogitandum pro rebus utimur. Signa autem scripta, vel delineata vel sculpta characteres appellantur », traduction française, *Fondements du calcul rationnel*, G. W. Leibniz, *Recherches générales sur l'analyse des notions et des vérités, 24 thèses métaphysiques et autres textes logiques et métaphysiques*, Paris, PUF, 1998, p. 166-167.

14 *Méditations*, « Caeterum cum colores aut odores percipimus, utique nullam aliam habemus quam figurarum, et motuum perceptionem, sed tam multiplicium et exiguorum, ut mens nostra singulis distincte considerandis in hoc praesenti suo statu non sufficiat, et proinde non animadvertat perceptionem suam ex solis figurarum et motuum minutissimorum perceptionibus compositam esse (...) », A., VI, IV, 592, P. Schrecker, p. 29.

objets, et sont quelque chose de primitif et d'inexplicable, et même d'arbitraire »¹⁵. De plus, elle présente l'avantage d'expliquer la perception par sa composition même. Par exemple, la couleur verte résulte de la composition de perceptions auxquelles elle finit par se substituer. C'est en raison de sa relative clarté qu'une nouvelle perception se substitue à la totalité des petites perceptions qui la compose. Le processus est analogue à celui de la connaissance symbolique.

Leibniz considère d'ailleurs que les sens participent à l'exercice de la pensée aveugle. La composition des pensées est telle que les notions distinctes comprennent le plus souvent un certain nombre de notions singulières. Nous en avons, chacune à part, une connaissance soit distincte, soit confuse. Lorsque les notions singulières composant une notion sont toutes distinctes, la notion est adéquate. Mais il est rare que les notions singulières comprises sous une même notion soient toutes distinctes et que l'analyse des notions soit ainsi menée à bout. La connaissance est donc le plus souvent symbolique : « J'appelle cette connaissance *aveugle* ou encore *symbolique* ; nous en faisons usage dans l'algèbre et dans l'arithmétique et presque en tout domaine »¹⁶. C'est ainsi que nous connaissons les notions composées : « D'une notion distincte et primitive il n'a pas d'autre connaissance possible que la connaissance intuitive ; de même que d'une notion composée la connaissance n'est, le plus souvent, que symbolique »¹⁷. Chaque notion est symbolique par rapport à ce qui la compose, ceci à l'issue d'un processus expérimental qui suit « l'exemple de la nature ». Car nous apprenons « de l'expérience la réalité de certaines notions »¹⁸ et nous nous en servons pour en composer d'autres. Mais il arrive à terme qu'aucune idée ou perception ne corresponde aux notions ainsi composées. Leibniz explique dans les *Nouveaux essais* comment, « dans les matières et dans les occasions, où les sens n'agissent guère, la plupart de nos pensées sont sourdes pour ainsi dire (je les appelle *cogitationes caecas* en latin), c'est à dire vides de perception et de sentiment, et consistant dans l'emploi tout nu des caractères »¹⁹. La connaissance symbolique finit par perdre le caractère opératoire qu'elle avait dans la composition des pensées. La pensée sourde est une pensée aveugle dégradée à laquelle les sens ne participent plus. Diderot constatera de même que l'habitude des signes vide progressivement les mots de leur sens, de telle

15 *Nouveaux essais*, II, XX, 5, GP V, 152.

16 *Méditations*, « (...) ; qualem cogitationem *caecam* vel etiam *symbolicam* appellare soleo, qua et in Algebra et in Arithmetica utimur, imo fere ubique », A., VI, IV, 587–588, P. Schrecker, p. 19.

17 *Méditations*, « Notionis distinctae primitivae non alia datur cognitio, quam intuitiva, ut compositarum plerumque cogitatio non nisi symbolica est », A., VI, IV, 588, P. Schrecker, p. 19.

18 *Méditations*, « Plerumque contenti sumus, notionum duarundam realitatem experientia didicisse, unde postea alias componimus ad exemplum naturae », A., VI, IV, 590, P. Schrecker, p. 25.

19 *Nouveaux essais*, II, XXI, 34, GP V, 171. La dégradation de la pensée aveugle en pensée sourde permettrait d'expliquer ce qui distingue la pensée sauvage de la pensée scientifique selon C. Lévy-Strauss. La pensée scientifique dépouille les notions « de la majeure partie d'un sens qui transcende la distinction du réel et de l'imaginaire : sens plein dont nous ne savons plus guère qu'évoquer le fantôme sur la scène réduite du langage figuré ». La pensée sauvage « prend tout bonnement au sérieux les mots dont elle se sert, alors que, dans des circonstances comparables, il ne s'agit pour nous que de « jeux » de mots », C. Lévy-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2008, p. 843–844.

sorte qu'ils ne réveillent plus ni idée, ni image, ni sensation²⁰.

L'impression de convergence des conceptions leibnizienne et diderotienne de la pensée aveugle est confirmée par la traduction des *Meditationes de cognitione, veritate et ideis* pour l'article LEIBNIZIANISME ou PHILOSOPHIE DE LEIBNIZ de l'*Encyclopédie* sous le titre *Principes des méditations rationnelles de Leibniz*²¹. Diderot traduit le latin « cogitatione caeca » par l'expression « connaissance aveugle » et reformule comme suit la définition leibnizienne de la connaissance symbolique : « Nous ne pouvons pas toujours embrasser dans notre entendement la nature entière d'une chose très composée ; alors nous nous servons de signes qui abrègent ; mais nous avons, ou la conscience ou la mémoire que la résolution ou l'analyse entière est possible, et s'exécutera quand nous le voudrons ; alors la connaissance est aveugle ou symbolique »²². Si l'on compare la traduction avec l'original, on remarque que Diderot introduit l'idée de mémoire. Or la mémoire de la signification des mots diffère de la conscience d'en posséder la signification, et c'est de cette dernière uniquement dont parle Leibniz lorsqu'il décrit le travail actuel de la pensée. Cependant, la pensée aveugle suppose que nous ayons d'une part la conscience que l'analyse des notions est possible et d'autre part la mémoire de cette analyse, bien qu'habituellement elle ne soit pas activée. Comme Diderot l'explique dans la *Lettre à Mlle de la Chaux*, les organes des sens conservent la mémoire ou la conscience des perceptions qu'ils dénombrent. Ils ne s'exercent pas sans qu'il leur reste « la mémoire ou la conscience d'une, de deux, trois, quatre, etc. perceptions différentes ; ou celle de la même perception une, deux, trois, quatre fois réitérée, et par conséquent la notion des nombres, un, deux, trois, quatre, etc. »²³. Diderot adopte l'idée leibnizienne de pensée aveugle en prenant en considération les facultés organiques qui dénombrent les qualités sensibles et conduisent à des notions abstraites. La reformulation qu'il propose, en traduisant la première version de la théorie des petites perceptions figurant dans les *Meditationes*, confirme qu'un rapport s'établit nécessairement selon lui entre la composition de la perception et la composition des mouvements organiques : « Qu'est-ce qui se passe en nous dans la sensation des couleurs et des odeurs ? Des mouvements de fibres, des changements de figures, mais si déliés qu'ils nous échappent. C'est par cette raison qu'on ne s'aperçoit pas que c'est là pourtant

20 Diderot, *Encyclopédie*, article LOCKE, PHILOSOPHIE DE (*Hist. de la philosoph. moder.*), DPV VII, 712–713, et *Salon de 1767*, DPV XVI, 217–219.

21 Diderot, *Encyclopédie*, article LEIBNIZIANISME ou PHILOSOPHIE DE LEIBNIZ, 1765, *Principes des méditations rationnelles de Leibniz*, DPV VII, 688–692. J. Brucker, *Historia critica philosophiae*, Lipsiae, édition C. Breitkopf, 1742–1744, *De Godofredo Guilelmo Leibnizio*, tome IV, 2, *Meditationes rationales leibnizi*, p. 398–401. L'article IDEE, non signé, développe dans son dernier tiers une paraphrase des *Méditations*, *Encyclopédie*, article IDEE, (*Philos. Log.*), *Enc.* VIII, 492a–494b.

22 article LEIBNIZIANISME, DPV VII, 689–690, *Méditations*, A., VI, IV, 587–588, « (...) : ita cum Chiliogonum seu Polygonum mille aequalium laterum cogito, non semper naturam lateris et aequalitatis et millenarii (seu cubi a denario) considero, sed vocabulis istis (quorum sensus obscure saltem atque imperfecte menti obversatur) in animo utor loco idearum quas de iis habeo, quoniam memini me significationem istorum vocabulorum habere, explicationem autem nunc judico necessariam non esse ; qualem cogitationem caccam vel etiam symbo l i c am appellare soleo, qua et in Algebra et in Arithmetica utimur, imo fere ubique », P. Schrecker, p. 17–19.

23 Diderot, *Lettre à Mlle de la Chaux*, [1751 ?], DPV IV, 194–195.

tout ce qui entre dans la perception composée de ces choses »²⁴.

Or cette reformulation, qui dans l'article LEIBNIZIANISME n'est qu'une traduction, rejoint certains développements de la *Lettre sur les aveugles* dont la rédaction est antérieure à l'*Encyclopédie*. Par exemple, l'idée de perception composée, qui apparaît sous la plume de Diderot pour traduire le texte de Leibniz, est proche de l'idée selon laquelle l'« image composée », qui se peindrait au fond de l'œil d'un aveugle de naissance recouvrant la vue, « n'est qu'un amas confus de figures qu'il ne sera pas en état de distinguer les unes des autres »²⁵. Car les « sensations confuses » qui se peignent au fond des yeux de l'enfant ou de l'aveugle-né voyant pour la première fois « ne se débrouillent qu'avec le temps et par la réflexion habituelle sur ce qui se passe en nous »²⁶. Ce phénomène perceptif est susceptible de variations individuelles, selon que l'habitude de réfléchir est plus ou moins grande. Diderot envisage un certain nombre de cas parmi lesquels figurent celui d'un métaphysicien recouvrant la vue. Celui-ci, contrairement aux autres personnes ayant subi la même opération, raisonnerait « dès l'instant où il commencerait à apercevoir distinctement les objets, comme s'il les avait vus toute sa vie »²⁷. L'exemple révèle qu'il existe certaines analogies entre la perception et la réflexion. La composition organique de la perception ainsi que la composition symbolique des pensées ont ceci de commun qu'elles favorisent l'acquisition de signes adaptés à toute la variété des sensations.

Toujours dans la *Lettre sur les aveugles*, Diderot analyse l'expression des pensées et remarque que la signification d'une expression dépend de la mémoire sensorielle. Toute expression a un sens propre et un sens métaphorique, un sens propre à un sens, par exemple au toucher, et un sens métaphorique aux autres sens, par exemple à la vue et l'ouïe. Ce qui est vrai pour Saunderson, le sens propre d'une expression correspondant en ce qui le concerne aux idées qu'il a acquises par le toucher, l'est aussi en général. Car personne n'aperçoit toutes les idées attachées à l'expression des pensées. Ainsi s'exprime-t-on le plus souvent par métaphore sans le savoir : « Saunderson, avec tout l'esprit qu'il avait, ne s'entendait qu'à moitié ; puisqu'il n'apercevait que la moitié des idées attachées aux termes qu'il employait. Mais qui est-ce qui n'est pas de temps en temps dans le même cas ? »²⁸. Il en est de l'expression des pensées comme de l'expression musicale, sachant que la connaissance des rapports ne s'accompagne pas toujours de la perception des sons dont ils sont composés²⁹. De plus, l'analogie de l'expression musicale avec les objets dont elle

24 article LEIBNIZIANISME, DPV VII, 692.

25 Diderot, *Lettre sur les aveugles*, 1749, DPV IV, 59.

26 *Lettre sur les aveugles*, DPV IV, 61.

27 *Lettre sur les aveugles*, DPV IV, 68.

28 *Lettre sur les aveugles*, GP IV, 41. Voir le commentaire de J.-P. Cléro, « Le savoir des fictions chez Diderot La prosopopée de la fiction », *Diderot Studies*, XXX, Droz, 2007, p. 325. J.-P. Cléro montre comment la littérature est chez Diderot « une technique scientifique ou philosophique », par l'interprétation, la multiplication des instances de fictions et par un jeu de caches et d'ouvertures. Il précise dans une note : « Comme les preuves en droit ou les fractions de certitude dans les calculs de probabilité. Sur ce point, Diderot est leibnizien et il savait que le langage peut n'être honoré que par des fractions d'idées ».

29 Diderot, *Mémoires sur différents sujets mathématiques, Principes généraux d'acoustique*, 1748, DPV II, 257–258.

excite l'idée chez l'auditeur dépend de la disposition des organes des sens. De même qu'une expression dont le sens propre serait perdu et qui n'éveillerait plus aucune sensation, l'expression musicale resterait équivoque, si elle ne présentait aucune analogie avec l'organe. Diderot la compare à un hiéroglyphe qu'il faudrait interpréter : « la musique a plus besoin de trouver en nous ces favorables dispositions d'organes, que ni la peinture, ni la poésie. Son hiéroglyphe est si léger et si fugitif, il est si facile de le perdre ou de le mésinterpréter, que le plus beau morceau de symphonie ne ferait pas un grand effet, si le plaisir infaillible et subit de la sensation pure et simple n'était infiniment au-dessus de celui d'une expression souvent équivoque »³⁰. L'expression métaphorique ne demande qu'à être actualisée par le plaisir de la sensation pour retrouver un sens propre conservé par la mémoire sensorielle. L'exemple confirme l'idée que « les sensations n'ayant rien qui ressemble essentiellement aux objets, c'est à l'expérience à nous instruire sur des analogies qui semblent être de pure institution »³¹. Leibniz part du même constat, puisqu'il n'y a selon lui « aucune connexion nécessaire » entre les caractères, qui sont arbitraires, et les pensées. Cependant, le fait que la connaissance puisse être aveugle ou symbolique s'explique par une « admirable Economie de la nature »³² et confirme l'hypothèse de l'harmonie préétablie. Leibniz écrit à ce propos dans la *Monadologie* que « les composés symbolisent (...) avec les simples », de telle sorte que « celui, qui voit tout, pourrait lire dans chacun ce qui se fait partout et même ce qui s'est fait ou se fera », alors que l'âme « ne peut lire en elle-même que ce qui y est représenté distinctement »³³. La connaissance ne serait pas symbolique, si la vérité n'était conservée par les perceptions insensibles ou par ce qui en tient lieu de marque³⁴. Pour Diderot au contraire, il y a peu d'espoir que la vérité perdure sans que s'exerce la faculté d'actualiser la composition de la perception.

Ainsi Diderot suit-il Leibniz, en concevant que la pensée aveugle actualise continuellement les analogies qui la fonde et que ces analogies ne sont pas de pure institution, bien que les signes le soient. Mais il considère que les analogies se fixent par l'expérience, par l'activité sensorielle et la faculté d'abstraction inhérente à la composition de la perception. Les unités numériques, qui présentent l'avantage d'être des notions communes à plusieurs sens, s'avèrent ici trop générales. Certes, « les mathématiques pures entrent dans notre âme par tous les sens »³⁵, mais les connaissances résultent de signes ayant quelque analogie avec chaque sens en particulier. Comme le remarque Diderot, l'« unité pure et simple est un symbole trop

30 *Lettre à Mlle de la Chaux*, DPV IV, 207. Voir, A.-M. de Commaille, « Diderot et le symbole littéraire », *Diderot Studies*, I, Syracuse University Press, 1949, p. 94-120, et J. Doolittle, « Hieroglyph and emblem in Diderot's *Lettre sur les sourds et muets* », *Diderot Studies*, II, Syracuse University Press, 148-167.

31 *Lettre sur les aveugles*, DPV IV, 62.

32 *Nouveaux essais*, I, I, 5, GP V, 74.

33 Leibniz, *Monadologie*, 1714, 61, GP VI, 617. L'« analogie logique » des signes et des idées se double chez Leibniz d'une « analogie métaphysique », L. Couturat, *La Logique de Leibniz*, Paris, Alcan, 1901, Verlag, Zürich, New York, 1985, p. 105, note 2.

34 *Nouveaux Essais*, II, XXVII, 18, il n'y a aucun « divorce entre l'appercevable et la vérité, qui se conserve par les perceptions insensibles », GP V, 224.

35 *Lettre à Mlle de la Chaux*, DPV IV, 195.

vague et trop général pour nous. Nos sens nous ramènent à des signes plus analogues à l'étendue de notre esprit et à la conformation de nos organes ». A ceci s'ajoute le fait que, n'appartenant à aucun organe sensoriel en particulier, la mémoire des nombres n'est pas spécifique de l'humanité. L'organisme le plus simple en est pourvu. La connaissance que nous avons des qualités des êtres dépend en fait de la mémoire et de l'imagination spécifiques de chaque sens. Il y a par conséquent autant de variété de signes que de sens, et il ne s'agit pas de simples marques que l'on ne saurait énoncer, comme le supposait Leibniz. Ce sont « les caractères » pour les yeux et « les sons articulés » pour l'oreille. Enfin, réalisant l'absence d'une langue tactile, Diderot envisage de reconstituer celle-ci à partir de l'« arithmétique palpable »³⁶ dont les signes sont déjà tout inventés par Saunderson, à laquelle vient s'ajouter l'imagination tactile qui n'est méconnue de personne, bien qu'elle soit plus développée chez les aveugles.

Selon le projet d'« anatomie métaphysique »³⁷ dont Diderot formule le projet dans la *Lettre sur les sourds et muets*, l'acquisition des connaissances se fait progressivement au cours de la composition de perceptions et de signes alternativement activés par la conscience, la mémoire et l'imagination. Dans l'article OPERATION, la perception se trouve ainsi déclinée en un certain nombre d'opérations préliminaires à la réflexion et au jugement. Nous avons habituellement la conscience d'une infinité de perceptions. Lorsque nous formons « une conscience plus vive de quelques perceptions », la conscience est « attention ». Elle est « réminiscence » lorsque les idées se lient : nous reconnaissons les perceptions que nous avons eues et nous nous reconnaissons comme celui qui les a eues. Enfin, l'imagination réveille les perceptions, la contemplation les conserve et la mémoire en rappelle les signes. Viennent ensuite la réflexion « qui distingue, compare, compose, décompose et analyse », ainsi que le jugement, le raisonnement et la conception³⁸.

L'anatomie de la pensée aveugle et la logique qui s'esquissent ici comme dans de nombreux textes diderotiens développent la partition encyclopédique des facultés humaines tout en la précisant. « Ou l'entendement fait un dénombrement pur et simple de ses perceptions par la mémoire ; ou il les examine, les compare et les digère par la raison ; ou il se plaît à les imiter et à les contrefaire par l'imagination »³⁹, écrit Diderot dans le *Prospectus* de l'*Encyclopédie* afin de justifier le *Système des connaissances humaines*. On se référera encore à l'article LOCKE, PHILOSOPHIE DE, où Diderot, insistant à nouveau sur la mémoire des signes, des formes et des figures, déclare que « toutes les opérations de l'entendement se réduisent ou à la mémoire des signes ou sons, ou à l'imagination ou mémoire des formes et figures ». En réponse à Locke, énonçant que « toute idée doit se résoudre en dernière décomposition en une représentation sensible », Diderot souligne la difficulté d'actualiser les représentations sensibles composant les idées. Il prend l'exemple des « états que nous avons éprouvés », tels que le plaisir et la douleur, « et pour lesquels nous avons inventé des

36 *Lettre sur les aveugles*, DPV IV, 33–34.

37 *Lettre sur les sourds et muets*, DPV IV, 140.

38 Diderot, *Encyclopédie*, article OPERATION, en *logique*, DPV VIII, 51–52.

39 Diderot, *Encyclopédie*, *Prospectus*, DPV V, 105.

signes, mais dont nous n'avons nulle idée, quand nous ne les éprouvons plus ». Les idées ne sont plus que des « mots de réclame » et le mot plaisir n'est qu'un « son pur »⁴⁰ lorsqu'ils ne sont pas actualisés par la sensation. C'est comme signe que nous en conservons la mémoire.

Enfin, suite à la composition aveugle ou symbolique des pensées, Diderot postule que les notions connaissent une « infinité de métamorphoses », parmi lesquelles il en existe une qui leur ferait prendre une « forme naturelle »⁴¹. Celle-ci pourrait être connue s'il était possible de fixer la signification des termes de la langue, de les définir et surtout de leur « substituer la vraie collection de qualités ou d'idées qu'ils représentent »⁴². C'est ainsi que Diderot propose de renouveler les notions, de les ramener à leur vraie composition, ou encore de vérifier leur composition en renouvelant celle-ci, ainsi que la pensée aveugle le permet lorsqu'elle n'a pas perdu son caractère opératoire. Car la forme naturelle des notions n'est pas seulement la seule forme dont la composition puisse être vérifiée expérimentalement, c'est aussi la seule forme sur laquelle les hommes puissent s'accorder, ce qu'une pensée encyclopédique ne saurait négliger. Les fonctions mnémonique, communicative et épistémique de la pensée aveugle mises en relief par Leibniz s'avèrent ici interactives. Celui-ci écrit à ce propos qu'« on ne pourra jamais mettre un terme aux controverses et imposer le silence aux sectes, à moins de revenir des raisonnements compliqués aux calculs simples, des mots dont la signification est vague et incertaine, à des caractères déterminés »⁴³. Diderot suggère quant à lui de mettre fin à l'intolérance, en obligeant celui qui en manifeste les symptômes à revenir à des notions simples, comme celles mises en lumière par l'anatomie métaphysique, ce qui suppose qu'il sache d'abord « combiner des vérités » avant de « combiner ensuite des idées plus difficiles »⁴⁴.

Or c'est en renouvelant la composition des notions, voire en les composant pour la première fois, qu'il y a quelque espoir que l'homme pense réellement par lui-même⁴⁵. La pensée aveugle, ainsi actualisée, serait pour Diderot la seule forme de pensée qui nous soit intime et naturelle, tout en étant encyclopédique.

40 article LOCKE, PHILOSOPHIE DE, DPV VII, 712–713.

41 Diderot, *Encyclopédie*, article ECLECTISME, (*Hist. de la philosophie anc. et mod.*), 1755, DPV VII, 71.

42 Diderot, *Encyclopédie*, article ENCYCLOPEDIE, (*Philosoph.*), DPV VII, 175–176.

43 Leibniz, *De arte characteristica ad perficiendas scientias rationenitentes*, 1688 ?, « Sed ut redeam ad expressionem cogitationum per characteres, ita sentio nunquam temere controversias finiri neque sectis silentium imponi posse, nisi a ratiocinationibus complicatis ad calculos simplices, a vocabulis vagae incertaeque significationis ad characteres determinatos revocemur », A. VI, IV, 912, traduction française, *Sur la caractéristique et la science*, o.c., p. 162.

44 Diderot, *Encyclopédie*, article SARRASINS ou ARABES, PHILOSOPHIE DES (*Hist. de la philosophie*), 1759, DPV VIII, 235.

45 article ECLECTISME, DPV VII, 36.